

Le Paradis des orages

Patrick Grainville

Le Paradis des orages

Romans

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

© Éditions du Seuil, janvier 1986, pour *Le Paradis des orages*.

ISBN 978-2-02-106786-6

© Éditions du Seuil, 2010, pour la présente édition.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.editionsduseuil.fr

Mais maintenant comme si le sol avait basculé, l'envoyant à la renverse, telle quelle, sur le dos, présentant maintenant non à la terre mais vers le ciel comme dans l'attente d'une de ces fécondations légendaires, de quelque tintante pluie d'or, ses fesses jumelles.

Claude Simon (*la Route des Flandres*).

Au réveil, l'heure me manque. Un doigt de jour m'indique seulement que le temps renaît. De l'ombre émergent peu à peu, en cercle autour de mon lit, des silhouettes, des spectres. Il me faut parfois quelques secondes pour les reconnaître. Alors, j'ai peur... sans mémoire encore. Affronté à leurs profils bizarres de gnomes, de bêtes, de branches, que sais-je, aulnes sortis des eaux. Dans la brume je les vois, rangés je les devine, sourcilleux, ne me quittant pas des yeux. De quelle matière sont-ils faits ? Contorsionnés, longilignes ou râblés, simiesques... Je distingue des ventres, des mamelles crochues, des torsos bancals. Ils sont venus me veiller. Peut-être étais-je mort. Qui sont ces croque-mitaines, guignols taillés dans le bois ? Mâles ou femelles... à formes d'animaux, d'oiseaux... Ailés, velus. Icare ou Cro-Magnon ? Sombres, marmonnant... Ils entourent mon lit. Nains ou géants, sans proportions, borgnes et manchots. Avec des becs, des queues, des bras... des crêtes, des caroncules. J'en compte neuf. Sentinelles et janissaires. Ils me bercent et m'emprisonnent. Derrière rideaux et volets, peut-être qu'un grand soleil illumine le monde. Mais je suis là, perdu dans le sombre et le doute. Crépusculaires, ils attendent. Et vigilants ! Ils viennent de quelles grottes, forêts... cités lacustres, métropoles de verre ? Parfois, je me rendors sans avoir trouvé la réponse. Captif et consentant. Il y a toujours un moment où enfin je sais. Je dis bonjour alors à mes totems.

Ils cernent mon lit. Un calao d'Afrique moucheté d'ocre, au long bec collé à la boule du ventre, puis un vieillard au corps phallique surnommé Couilles-et-Fesses. Car ses fesses sculptées dans un bois du Bénin ressemblent à des couilles à la racine d'un tronc dressé

Le Paradis des orages

comme une verge. J'aime ses longs bras fantomatiques, ramilles soudées aux flancs, les mains se rejoignant sous le nombril. Ce vieillard combine étrangement braquemart et sagesse. Une déesse courte, noire, aux gros seins penchés sur un ventre obèse. Un petit personnage maigre et buté à bouche carrée, barbe méchante mais vaguement comique, avec une sorte de bigoudi raide dressé sur le crâne. Un bonhomme trapu et bas, dans un bois jaune et léger, la tête coiffée d'un bonnet de poils de hyène, avec une plume de marabout tronquée et défraîchie enfoncée dans la nuque et des restes d'épis, tiges plantées dans les oreilles, le ventre clouté de cauris, le dos fendu où glisse une courroie de cuir rouge. Il impressionne tous mes amis. Il vient du Zaïre : petit pépère jaune. Un gros robot métallique, rodomont de nickel, très lourd, aux jointures d'armure, criblé de clignotants et doté d'une antenne, je l'appelle Dubuffet ! Une belle poupée javanaise, visage nerveux, teinté de rouge, et sourcils noirs épais. Corps grêle et robe luxuriante. Bras mobiles et coiffe en pain de sucre, ornée, embijoutée, c'est un cadeau de Paule. Un dieu d'Indonésie, tout hérissé de plumes, écarquillé de pourpre et de courroux. Bec féroce, prunelles exorbitées. C'est le démon des singes, tout en pics, dents, pointes, un cactus écarlate, il fulmine, perfore ses ennemis, constellé de dorures et de bijoux. Tout bariolé de rage. Une Artémis de marbre blanc, fessue à l'extrême, haute, sans arc ni chiens. Égarée parmi ces monstres d'Afrique, gargouilles superstitieuses, trognes de jungle et grimaces d'Asie. Enfin, un joli mannequin de Celluloïd, gracile, vêtu d'une seule capeline violette. Entre Mel Brooks et Mucha. Garçonne des années trente. Des seins douillets, des fesses régulières, un collier de pierres mauves. Moderne par ses proportions fines, l'élancement de sa taille, mais d'une nuance rose et surannée, affectée dans sa pose...

Mes personnages... identifiés maintenant et familiers. Démons, fétiches, matrones, robots, divinités hybrides entre poil et plume, girons de fécondité, mamelles noires et mauvais œil. Mais la Diane et la Garçonne s'étirent sans gêne au milieu d'eux. Fluides entre les monstres, les primates, les chamans, les gadgets électroniques, les gourous grincheux.

Le Paradis des orages

Mes amis s'étonnent que je puisse trouver le sommeil dans cette compagnie. À chacun sa famille. J'aime mes anges gardiens. Ces sœurs et ces frères obscurs. Nous échangeons mille aveux dans le silence et la nuit rudimentaire.

J'ouvre les rideaux... et le jardin m'apparaît. Il me bouleverse à cette saison, quand le printemps s'épaissit déjà dans la menace de l'orage et le volume des grands feuillages. Un saule épanche ses branches floues, douchées de rosée. Le soleil fait miroiter les gouttes. De cette chevelure émane une impression de moelleux, de tiédeur et de brillance. Partout s'imbriquent et foisonnent les frondaisons. Un marronnier énorme et rose lance ses brassées de chandelles, cônes vifs, dardés en bouquets, flèches irritées. Et les chênes, les platanes, les noisetiers, les troènes, les charmes, les peupliers roulent dans cet écheveau où les tons voyagent et s'enchâssent. Puzzle confus que le vent remue. Le ciel est tiède, nébuleux, avec des traces d'azur. Tout est brouillon, mêlé, chaud et humide. La pluie s'égrène dans une phosphorescence de soleil. Le gazon dru, dressé, enfouit entre ses trèfles les pétales de grosses pâquerettes blanches, tachées de rouge et comme velues de cils et de pollen. Des odeurs de lilas, de glycines, d'aubépines dérivent par bouffées. Je suis heureux de vivre, je suis heureux d'aimer. J'aperçois d'autres arbres, d'autres cimes à travers le dense treillis du jardin. Avec des écharpes de ciel, des vapeurs qui flottent. Au-delà, la banlieue commence, son fatras de bicoques, la Seine arrondit sa boucle sous l'arche d'un pont, et c'est la ville continue, Nanterre, les tours de la Défense et Paris, sans branches, criblé de pierres, chargé d'immeubles, entortillé de rues, dédale errant le long de ses trottoirs et forant sous la terre son serpent de tunnels et cabrant ses autoroutes dans le ciel. C'est là qu'habite Mô. Son prénom est Mona. Mais tout le monde dit Mô.

Des pigeons roucoulent et méditent leurs nids, convolent, arborant leur plumage printanier, traits de blancheur éclatante, gorges rondes et roses. Le lourd jardin héberge leurs amours. Mô a horreur des pigeons. Le mot est faible pour désigner cette haine névrotique. Ce cri qui lui hache le cerveau à la vue des oiseaux. Je ne sais si aujourd'hui je vais aller la voir. J'hésite entre plusieurs logis. Je pourrais aussi bien rendre visite à Clo. Elle, je la verrai plutôt ce soir.

Le Paradis des orages

Il ne se passe presque jamais de jour sans que j'aie goûté sa compagnie. Nous nous aimons depuis sept ans déjà... En fait, dès que j'ai ouvert les rideaux sur cette meule de feuillages étincelants et mouillés, je savais que j'irais chez Paule. Respirer ses abondants cheveux, comme roulés dans la rosée des pluies et constellés de parfums, de tiédeurs. De grosses gouttes tombent. Indécise mitraille dont les projectiles un à un éclatent sur la dague des feuilles. Comme il fait toujours clair, l'eau semble naître à mi-chemin du ciel et des arbres entre plumages et nuées percées d'accrocs mobiles et lumineux. Belles gouttes écloses. Pure jouissance. Leur arrondi de convoitise quand elles s'écoulent dans la rainure des feuilles.

Avant de partir, je jette un œil à Popol Vuh. C'est un lézard peut-être ou un caméléon, iguane en miniature ? Un minutieux Moloch ? J'ai eu beau consulter des encyclopédies, j'hésite encore sur l'identité de mon hôte. Je l'ai acheté il y a trois ans, le long des quais à Paris... Piailleries d'oiseaux, conflits de perruches. Relents de chiures et de cloaques. Je découvris Popol Vuh dans cet entrelacs de bêtes captives. Le marchand fut incapable de me dire un nom. C'est un lézard, un point voilà... un lézard du Guatemala ou peut-être du Nil. Deux espèces qui lui ressemblent existent en Afrique et en Amérique du Sud. Le renseignement tout imprécis qu'il fût me séduisit... à cause du Guatemala et du Nil, de l'Amérique et de l'Afrique, ces deux versants du monde. J'aimais aussi le mot Guatemala long comme un halètement de flamme et ondulant comme un dragon d'opéra, gueule béante crachant sa langue. Des suggestions de volcan, de sylve noire en arabesque compliquée, de cordillères montagneuses s'accrochaient encore à ce vocable infini. Alors j'achetai ce saurien, ce reptile ? d'un vert jaune. Dos crêté de dinosaure. Mon crocodile est impassible et mystérieux. Varan de poche ou salamandre des tropiques ? Il mange aussi bien des feuilles de salade que des miettes de viande. Omnivore. Il mesure une douzaine de centimètres. Immobile actuellement dans un rond de soleil sur le gros dictionnaire encyclopédique qui lui sert de repaire familial. On dirait qu'il dort. Mais je me demande s'il connaît le sommeil. Concentré sous l'écaille, pupilles planquées sous deux paupières en cloques. Il semble immémorial, vieillard squameux d'Asie, serpent bouddhique. Déci-

dément il me fait faire le tour du monde. Il médite, il rumine. Il n'a pas besoin d'espace, de mouvement. Bas sur pattes et rampant, se contentant de peu, j'ai la conviction qu'il pourrait vivre mille ans. Je ne vois pas comment le temps pourrait entrer dans cet engrenage rugueux, pour l'entamer, l'user. J'ai dit qu'il était vieux. Mais d'une vieillesse innée, donc éternelle. Je ne l'imagine pas à l'état naissant. Il se suffit. C'est Popol Vuh. Le Popol Vuh est le livre sacré des Maya Quichés, Indiens précolombiens du Guatemala. Il raconte les trois créations de l'homme. Ce nom farfelu me fascine. Innocente réminiscence qui m'a permis de baptiser l'inconnu des quais de la Seine. Mais j'ai bien failli l'appeler Nilote, à cause de son éventuelle origine africaine. Je possède ainsi dans mon appartement un fragment vivant de mythe. Je sais que le silence de Popol Vuh est bourré de sens, de prémonitions, d'auspices. Quelque chose se prépare sous cette carapace... une lente, lente métamorphose. Les serpents muent Ils se transforment sans bouger. J'ai déjà observé les tendances mimétiques de Popol. Comme certains caméléons, il vire avec la lumière, les saisons et peut-être selon mes humeurs, mes amours. Je ne serais pas étonné que, visionnaire et concentré, Popol Vuh ne me prépare un coup de théâtre immémorialement mûri. Je raconte ces frousses à Paule ou à Clo, pour les surprendre et les faire rire. De même je joue avec la biographie de mes totems. Je bâtis, défais et reconstruis sans cesse des fables sur les circonstances de leur découverte. J'aime embrouiller les filles curieuses. Moi-même je me perds entre le vrai et la fiction. Ainsi, mon calao, mon pépère jaune, Couilles-et-Fesses... les ai-je vraiment volés dans des kraals d'Afrique comme je l'ai souvent suggéré ? Racontant mes aventures d'explorateur rocambolesque. Inventant sans vergogne de sombres péripéties de savane. Pourtant le pépère jaune, coiffé de son bonnet de hyène est très ancien. Ça j'en suis sûr... Il fut logé jadis au fin fond de la brousse, au cœur du vieux Congo.

Mais Popol Vuh est différent, il vit, lui. Très lentement, avec prudence, entêtement. Tortue sans toiture. J'attends qu'il me révèle son secret, qu'il vide son sac. Je découvrirai bien un jour son vrai nom, l'étendue de ses complots. Ô Guatemala ! Ô Nil ! insinués dans cet appartement de paisible banlieue, es-tu la naissance ou la mort ?

Le Paradis des orages

Fossile ou germe de l'avenir ? À force de débiter des fictions aux belles visiteuses, je sens que ces récits me gagnent et m'envoûtent. La fascination que je provoque, cet écarquillement de curiosité enfantine, ces rires qui masquent de vastes attirances rejaillissent sur moi, sur mes songes. Popol Vuh, je me sens à la hauteur des cataclysmes ou des édens que tu médites. Je n'ai pas peur. Je suis heureux ce matin, je l'ai dit. À cause des buées, du clignotant soleil, d'un arc-en-ciel mince qui s'irise dans la forêt des feuilles et pour ce bruissement d'amour qui bat parmi les pigeons et les fleurs.

Paule est dans sa chambre. Son rideau est ouvert. Elle habite de l'autre côté du pont. Maison à deux étages. J'aime les maisons de mes amies. Le fait qu'elles vivent dans une vraie maison et non dans un appartement ajoute à leur prix. Aimer pour moi, c'est aussi entrer dans une maison, me glisser au sein d'une famille. Ces tribus attisent la circulation de mon sang. C'est pourquoi j'aime les jeunes filles encore chez leurs parents, au milieu des frères et des sœurs. Bercaïl complexe et périlleux. Tensions, tabous... Je m'y baigne avec délectation, non sans angoisse cependant. Je ne suis pas à l'abri des souvenirs. Je prends des risques avec moi-même dès que j'entreprends de conquérir une nouvelle maison. Paule est ma maîtresse depuis dix mois. C'est la meilleure époque de l'amour. En trois bonds, j'ai franchi l'escalier. Marches cirées, bien innocentes. Mais je connais le rôle des escaliers dans la chronologie des passions. Je sais que c'est autour de cette volute qui relie les étages et conduit au lit de l'aimée que se joueront, un jour, les scènes les plus dures de l'amour. Larmes, violences. Corps déchus. Courses le long de la rampe. Chute. Mots balbutiés sur la dernière marche. Tous deux, pleurant, au moment des adieux.

Paule est assise à son bureau. Elle a entendu le glissement de mon pas. J'ai entrebâillé la porte. Elle attend, ne se retourne pas. Elle est toute dans cette vigilance, cette feinte étudiée. D'abord, je plonge la main dans ses cheveux noirs. Elle ne les a pas lavés depuis plusieurs jours. Je lui ai demandé de retarder encore ce massacre d'odeurs. Car

les boucles sont chargées d'un parfum un peu lourd, musc, sueur... j'adore ce relent de sylve et de tombe. Je sépare les tresses et j'enfouis les narines et la bouche dans ces riches régions peuplées d'arômes de rues, de métro... de tabagie aussi. Je dégage le cou très haut, très blanc, sous la torsade énorme des cheveux. Elle m'aide en en retenant les grappes dans ses mains relevées. J'admire l'implantation du poil sous la nuque, stries curvilignes embrassant le cylindre parfait. Beau cou de guillotine, signe indubitable de noblesse et de race. Puis un sombre pinceau s'allonge et s'amincit vers la pâleur du dos.

Elle se retourne soudain et sa langue fouille ma bouche furieusement. À moi de jouer maintenant. Mes mains glissent sous ses bras, l'invitent à se lever. Elle cède et se dresse. Elle est grande, elle porte un pull noir, nul soutien-gorge sur ses seins gros et nus. La minceur du torse, l'élan du corps renforcent la séduction de cette gorge. De nouveau, elle m'a tourné le dos. Je regarde par-dessus son épaule dans l'échancrure de laine les deux globes d'ivoire. Gonflés, serrés, une raie courte et brune s'enfonce entre les courbes. Je reconnais déjà l'annonce des providences larges qui m'attendent plus bas. Mamelles comme des fesses miniatures, miroir de ces sœurs plantureuses. Le prestige du corps féminin tient à ce balancement fantastique, à cette récurrence des rondeurs. Symétrie, spirale dont s'arquent les deux crosses inversées. Splendeur et vanité d'un S.

– Montre-moi ton cul, lui dis-je.

Elle obéit, ouvre son pantalon, un jean assez moulant, dur à décoriquer. L'obéissance de Paule est un phénomène récent. Voilà dix mois que nous couchons ensemble. Mais ma première vision de Paule remonte à deux ans. Il m'a fallu tout ce temps pour la séduire, la convaincre. Sa froideur au téléphone était cinglante, son agressivité sur le qui-vive. Dès le début, pourtant, j'entrevois de grandes tendresses comprimées. Elle s'interdisait d'aimer. Plus tard, j'ai su qu'elle avait vécu quelques aventures brèves et décevantes, sans véritable amour. Elle contrôlait strictement le déroulement des faits, rompait selon son gré, fuyait devant tout excès de ferveur qui l'eût menacée. Il me semblait à moi qu'une jeune fille si belle – elle avait vingt ans – ne pouvait ignorer les désordres de l'amour. Beaucoup

plus âgé qu'elle, je l'impressionnais en raison d'une petite célébrité conquise dans un ou deux magazines où j'écrivais des critiques de cinéma. Gloire vénielle. Cela suffisait à me placer sur un piédestal fascinant mais tabou.

Pendant des mois, je me heurtai à cet interdit total. J'étais jaloux qu'elle sortît avec des garçons aimables et incolores plutôt que d'enfreindre cette loi qui la paralysait. Elle était belle dans cette paralysie, raidie, intimidée soudain, puis braquée dans son refus. Pendant plus d'un an je lui ai écrit, j'ai déposé des cadeaux, livres, objets devant la porte de son jardin. Elle m'interdisait d'entrer dans sa maison, me menaçait des pires représailles si j'osais un coup de force. Je me découvris une volupté masochiste à subir son veto. Je ne me laissais pas décourager. Je suivais mon chemin. Je savais que je la voulais. Je l'aimais déjà, sans presque la connaître, mais d'une émotion profonde qui me retournait les entrailles. Je sentais que cette nuit qui s'ouvre au fond de moi dès que je deviens amoureux, caverne d'angoisse et de genèse, logée dans la zone du ventre et des poumons, se reliait à ses cheveux noirs et à son visage pur. Car elle avait un visage d'une beauté rare. Un profil surtout de louve blanche. Des yeux grands, verts, un peu plissés sur les bords. Sourcils noirs, lourds, puérils. Cernes brunâtres et douloureux, mauves contusions sous les cils immenses. Et puis la bouche grande, charnue, enfantine. Mais ce qui rendait ses lèvres si prenantes était une boursoufflure infime vers les commissures. La vraie sensualité de Paule était là. Sa maturité aussi. Car lorsqu'elle méditait, rongée par quelque souci, dubitative... ce renflement des lèvres à leur extrémité, ce retroussement ultime lui donnaient un air non pas exactement boudeur, ni soupçonneux, mais réfléchi. C'était paradoxalement sa bouche belle et gourmande qui réussissait à la rendre si grave. Pensive était cette bouche, cette lèvre gonflée comme d'une hésitation, d'une douleur. Lourde d'une rumination intime. Elle avait un grand front chargé de méditations, de ressassements pénibles. Elle paraissait toujours buter sur quelque difficulté. J'aimais ce blocage, j'aimais cette révolte, cette façon de se débattre dans l'abstraction d'un grand traquenard de l'âme qu'elle ne pouvait sonder. Sans doute était-ce l'une des raisons majeures de son refus de céder. Mais je savais qu'il fallait insister

sans se lasser, en ménageant des séquences où je relâchais ma cour. Car je pressentais qu'elle redoutait mes longs silences. Elle craignait alors de me perdre complètement. Elle ne me voulait pas comme amant mais répugnait à ce que je l'oublie. Je perçus rapidement ces contradictions. C'est par là que je devais triompher. Sa peur de perdre était très grande, et son inquiétude de me perdre n'était qu'un cas particulier de cette terreur plus ancienne et plus profonde. On entre dans les âmes par des portes d'ombre. Paule était trop belle, trop cuirassée pour que je me laisse rebuter. Je voyais sous cette jeune armure une secrète fragilité, un enchevêtrement intime qui la rendait très attirante. Il y avait dans sa nuit quelque chose qui réveillait la mienne. Fantômes nous marchions l'un vers l'autre. Je laissais faire nos ombres. Orphée nous guidait. Il n'y a pas de stratégie de la séduction. Il faut se laisser prendre et aimer pour de bon. La meilleure règle est la croyance. Ce qui n'exclut pas une frange de calcul, une variété de ruses adjuvantes et sincères.

Elle s'interdisait d'aimer, elle s'interdisait de souffrir. Elle avait donc souffert de déception, de jalousie dans ces lointaines enfances où tout se trame. J'avais remarqué ce recul, cette prédilection des jours nuageux, du vent, des pluies. L'astre la ramenait à une vacuité pleine d'angoisse. En réalité, elle n'adorait que ce soleil interdit.

La première fois que je l'emmenai en voiture, c'était notre premier rendez-vous ; elle me dit en entrant dans l'automobile : « J'ai peur de vous. » Elle attendit et ajouta : « J'ai peur de moi. »

Mon émotion ne m'empêcha pas de saisir que la peur est la piste la plus sûre qui conduit au cœur. On n'adore rien tant que ce dont on a peur. J'aimais sa peur. Elle l'exprimait d'une voix grave, rehaussée d'un soupçon de mise en scène. Elle voulait comprendre cette peur. Elle n'acceptait pas de céder sans comprendre. Elle avait grand effroi de perdre et de se perdre. Elle ne désirait au fond que s'abandonner en culbutant la loi qui lui interdisait d'aimer. Elle redoutait les fureurs jalouses que pourrait réveiller en elle un amour possessif. Elle avait une sœur et une grande amie. Originelles et troublantes rivalités. Rancœurs d'enfance... duel des commencements. C'est pourquoi j'aime les familles et leur imbroglio de ténèbres. Leur rage et leur tendresse. Leurs guerres et leurs caresses. Elle avait un frère,

Le Paradis des orages

un père, autres pièces capitales du damier sur lequel tout amour prélude et s'exerce. Oui, j'aime les maisons, ces logis où s'ourdissent les premiers penchants, les chocs sourds, les souffrances qui chuintent, éblouissants éclairs. Là se noue le grand jeu de l'amour et ses voltes de sabre et sa danse de derviche fulgurant.

Toute maison natale est nocturne. C'est dans cette nuit que j'entrai allumé de rêve, de nostalgie, de désir. Il y avait partout comme les bougies d'un rite.

Rien n'égale la beauté hantée des chambres de jeunes filles. Tout y semble familier et quasi infantin. Livres, poupées, jouets du jeune âge sont encore intacts, à la veille d'être remisés au grenier. La mémoire est entière mais tout est suspendu. Un passage se fraie vers un futur, sa menace et sa promesse.

Je suis entré dans cette chambre. Paule depuis m'a cédé, un jour de novembre, peu de temps après avoir refusé définitivement toute liaison avec moi. Mais là encore, j'attendis, têtue, concentré. C'est au moment où je la perdis, où elle prononça son non le plus cruel et le plus massif que je sus que c'était oui, que la féerie était proche où je pourrais enlacer ma pâle Dulcinée, et plonger mes mains, mes lèvres de famine dans sa chevelure noire et triste.

Elle m'aime aujourd'hui sans retenue. Elle se plie à mes moindres manies. Son obstiné refus la livre avec une puissance d'abandon prodigieuse. Il y a de la frénésie dans son amour même s'il garde par moments un retrait de froideur, comme si la glaçait cette violence à laquelle elle avait fini par céder... comme si l'effarait ce pouvoir qu'elle nous reconnaissait.

Dans sa chambre d'enfant et de jeune fille je suis entré. Le lit est tout petit. J'aime quand elles conservent encore la couche de leurs premiers cauchemars et du baiser apaisant des pères venus le soir.

Elle est debout. Il faudra de longs mois avant que de nouveau elle dise non. Moi, je sais que ce jour viendra. Parce que j'aurai gardé l'amour de Clo. Parce que j'aurai d'autres amours simultanées. Parce que je serai devenu jaloux et tyrannique. Parce que je ne romps jamais avec une femme. Parce que j'aime toujours une femme que j'ai aimée et que cet amour stimule en moi le désir infini, multiplié d'aimer. C'est lorsque je suis aimé que je rends cet amour au centuple

et que, débordant les limites de l'être auquel il s'adresse, je l'étends à d'autres femmes, me retrouvant, me perdant en des dédales... Mes sororales amantes se répondent dans un labyrinthe de miroirs connu de moi seul.

– Montre-moi ton cul...

Phrase dénuée de cérémonie. Paule prise les ordres brutaux. Nos voluptés exigent une rigueur monastique.

Et je le vois, lui : blanche et précise apparition. Strictement découpé en ses globes jumeaux et légèrement oblongs. Je le contemple et le scrute. Dans un état d'intense, d'originelle surprise. Puis je le touche, je le pince, je l'embrasse, je le mords et recule pour mieux voir et admirer encore tant d'obscène blancheur.

Le derrière de Paule comporte une imperfection légère qui me le rend plus cher. L'harmonie totale met en danger le désir et l'amour. Il faut qu'un corps dévie par quelque infime erreur des canons du beau absolu. Rien n'est plus décevant qu'un derrière idéal. L'essence en cette affaire proscrit la vie, le tremblement vivant de la chair. Le derrière de Paule est peut-être imperceptiblement plat. Pour un maniaque comme moi des belles fesses saillantes, il semblerait qu'une telle défaillance fût sans remède. Non, car ce sont les fesses de Paule qui se montrent. Le derrière de ma bien-aimée. Je sais que le beau visage de Paule regarde droit devant elle pendant que je la dévore des yeux. Je me souviens de ma longue patience, du premier baiser, des surprises, des craintes, des complicités débutantes. La sublimité de son cul est liée à la singularité même de Paule, à l'individualité de notre aventure et de notre destinée. Les amours ne se ressemblent qu'en apparence. Certes, ils commencent et finissent toujours identiquement. Mais dans le détail rien ne les confond. C'est la science du détail qui fait défaut aux amoureux légers. Moi, précieux, poignant, sournois, sondeur, formidablement fétichiste, je ne suis tant subjugué que par les petites différences. Et elles pullulent ces luxuriantes pour les amants minutieux.

Un défaut rend celle qu'on aime plus émouvante, c'est par cette brèche infime que notre passion s'introduit et s'enracine. Il faut la fragilité de cette chute pour aimer. Les statues de la Grèce ne me font pas bander. Il faut à la beauté un trébuchement de pitié, un soupçon

de frisson. J'avoue que la particularité de Paule présente un avantage plus scabreux. Ses fesses qui manquent un peu de bosse dissimulent moins leur sillon. Peu profondes et légèrement écartées elles exhibent cette fente salace et centrale qui constitue le cul. Sans lui, il ne serait qu'une masse idiote, boule morne, borgne, sans bouche et sans souffle. Si ce derrière me parle, c'est qu'il est faiblement gardé. Je ne l'aime tant que vulnérable et consenti. Un petit bouton par-ci, une rougeur par-là ajoutent à la vérité des fesses. Entomologiste scrupuleux, je note cette naissance, constate la noix de crème qui a flétri sur un prurit. Que les cannelures de la chaise aient imprimé leur grillage dans la chair, ce n'est pas moi qui m'en plaindrai. Ainsi chaque cube de peau tendre paraît plus strictement serti. Il me semble que je vais jouir d'un derrière multiplié.

Je n'abuse pour le moment de rien. Il faut freiner l'impulsion spontanée pour mieux savourer un désir médité. Paule m'a deviné et remonte son pantalon. Nous allons prendre ensemble le petit déjeuner. Il sera bien temps ensuite d'envisager le pire.

Les petits déjeuners de Paule sont abondants : céréales, miel, lait, toasts, yaourts. On se pourlèche. La belle chatte noire se faufile dans la pièce. Elles ont presque toujours un de ces minces félins qui élit domicile sur leur lit et se planque dessous quand l'ennemi surgit. L'ennemi c'est moi. Je suis tueur de chats. Une rivalité jalouse m'oppose à Lou. Elle partage les intimités les plus secrètes de mon amie, assiste à son coucher, à son lever, à sa toilette, aux essayages... Lorsque Paule contemple ses seins devant la glace, les flattant de la main, elle aime voir s'inscrire dans la froideur du verre la tête triangulaire et sombre de la chatte. Elle s'élançait et la fourrure se love contre le mollet de Paule. Or, Paule adore cette caresse, ce frisson qui s'enroule, ceinture douce et musculeuse éperdue de ronronnements. Lou me hait. Souvent, je surprends son regard d'un bleu de crime. Elle m'a griffé un jour que je baisais Paule. Elle m'a mordu le pied. Il faudra que nous réglions nos comptes tôt ou tard. Je me prépare au duel.

Peu avant de rencontrer Paule, j'ai connu une aventure avec une lycéenne plus chaste et plus coincée que mon amie. Elle aussi possédait une chatte noire et féroce. À la limite même de l'hystérie. Ses

DU MÊME AUTEUR

La Toison
Gallimard, 1972

La Lisière
Gallimard, 197 et « Folio », n° 2124

L'Abîme
Gallimard, 1974

Les Flamboyants
Prix Goncourt Seuil, 1976 et « Points », n° P195

La Diane rousse
Seuil, 1978 et « Points », n° P838

Bertrand Louedin
Bibliothèque des arts, 1980

Le Dernier Viking
Seuil, 1980 et « Points », n° P1210

L'Ombre de la bête
Balland, 1981

Les Forteresses noires
Seuil, 1982 et « Points », n° P839

La Caverne céleste
Seuil, 1984 et « Points Roman », n° R246

Le Paradis des orages
Seuil, 1986 et « Points », n° P24